

# Fortunio

G. d'Aubaride

## Les Inquiétudes d'André Gide

Appartient-il à un jeune homme de parler d'André Gide ? Je n'ignore pas que je vais côtoyer des précipices. Mais si les jeunes revues ne commettent plus d'imprudences, qui donc les commettra ? Quand la défiance assombrira nos yeux, serons-nous meilleurs juges ? La légèreté avec laquelle de mûrs critiques n'hésitent pas à prononcer, au sujet de ce troublant écrivain, les plus catégoriques épithètes, me paraît plus puérile que notre audace. Il convient de parler avec scrupules de ce grand scrupuleux.

« Réprouvé des grandes personnes il ne se fait pas craindre des enfants ». — Je ne me résignerai jamais à devenir une grande personne et pourtant, si j'ai lu les livres d'André Gide, ce n'est pas sans angoisse, et croissante à chacun. Je crois que, pour suivre de près sa pensée, dangereuse mais sincère, et ne pas tomber dans les gouffres qui l'entourent, il faudrait le courage des somnambules : la confiance absolue. Il faudrait s'efforcer d'être aussi enfant que possible... Je voudrais qu'on ne sourie pas de ces paroles. C'est avec un grand sérieux que chaque fois qu'il m'effraye, j'évoque, pour me rassurer, telle petite chienne noire qu'un jour, m'a-t-on dit, le démoniaque André Gide embrassa sur le nez...

\*  
\* \*

Mais sied-il de se dérober à cette angoisse ? La seule constante préoccupation de l'auteur de *Paludes* n'est-elle pas de communiquer son trouble ? Et je dois avoir subi la contagion, puisque je viens déjà de me contredire...

On a coutume d'établir des parallèles entre Gide et France, Gide et Barrès. L'un et l'autre, le sceptique souriant aussi bien que le conservateur, sont si rassurants ! L'exercice est piquant, mais stérile. Gide ne souffre de comparaison qu'avec ses disciples ; et les parallèles ne se rencontrent pas. Un examen comparé de ses principaux ouvrages, que ne séparent pas de moindres abîmes, mais qui se rejoignent parfois, pour diverger aussitôt, aiderait davantage, je ne dirai pas à saisir, mais à suivre, cette pensée inquiète et inquiétante.

Les livres d'André Gide ne se lisent pas en une fois. Comme toute peinture durable, ils sont faits de couches superposées, qui d'abord semblaient incompatibles. A une première lecture, l'écart entre les sujets traités paraît considérable, et surtout entre les personnages : Ce studieux jeune homme, plongé dans une thèse sur Bossuet, par quelle métamorphose devient-il le Tytire comique et tourmenté qui voudrait inquiéter tous les hommes ? Tytire, l'Immoraliste ? Et Ménalque, le pasteur trop tendre qui, accompagnant dans les prairies la jeune fille aveugle trop jolie, essaye de lui expliquer les couleurs de la Symphonie Pastorale ? Et la perverse Isabelle ? Qu'est-ce donc qui l'apparente à la naïve Gertrude, à la mystique Alissa de la *Porte étroite* ?

« Les extrêmes me touchent ». De l'une à l'autre de ces âmes en apparence opposées, comme des Alpes immaculées au Sahel torride, il promène une curiosité douloureuse. Mais aucune réponse ne l'apaise. Au contraire, chacune en suscite de nouvelles. S'il est une parenté entre ses personnages c'est bien l'insatiable anxiété qu'il leur inculque. Elle est telle qu'à une lecture plus attentive ils se ressemblent tous. Aussi serait-il impossible, si l'on ignorait à quelles époques respectives parurent les romans et soties d'André Gide, d'imaginer l'évolution de son esprit, ce qui, pour certains auteurs, même subtils, s'obtient à la rigueur. — Était-il jeune, l'auteur de *Paludes* ? Vieilli, celui de la *Symphonie pastorale* ? Et dans l'intervalle, que de cœurs respirés, tour à tour mystiques ou pervers, et dont on ne saurait dire, tant les obscurcit son ombre en se penchant sur eux, s'ils sont pareils ou opposés, frustes ou raffinés ! Que de désirs, que de soifs, jamais étanchés ! Que de questions poursuivies — jamais atteintes !

L'Immoraliste n'est pas seul un « fruit plein de cendre amère ».

L'œuvre entière d'André Gide laisse une impression brûlante d'aridité. Pourtant, j'en sais peu d'aussi attachantes. Dans ce désert, que d'oasis ! Sans doute, fuit-il la sérénité, mais quelle nostalgie de confiance et d'amour ! Et comme elle se détache,

délicieuse à la fois et navrante, sur l'admirable sévérité de son style !

Alissa déjà, dont le cœur était si avide de blancheur qu'elle refusait tout bonheur terrestre, et jusqu'au plus chaste amour, s'écriait avec angoisse : « Où sont les lys des champs ? » — Et, bien plus tard, l'aveugle Gertrude à son tour demande au pasteur de les lui décrire ; mais ces fleurs n'existent pas.

— « Alors, pourquoi le Seigneur nous dit-il : Regardez les lys des champs ? »

— « Il y en avait sans doute de son temps, pour qu'il le dise ; mais les *cultures des hommes* les ont fait disparaître.

— « ...Ne pensez-vous pas qu'avec un peu plus de confiance, l'homme recommencerait de les voir ? Moi, quand j'écoute ces paroles, je vous assure que je les vois. Je vais vous les décrire, voulez-vous ? — On dirait des cloches de *flamme*, de grandes cloches *d'azur* emplies du parfum de l'amour et que balance le vent du soir. Pourquoi me dites-vous qu'il n'y en a pas ? Là, devant nous. Je les sens ! J'en vois la prairie toute emplie. »

— Mais c'est parce qu'elles est aveugle.

\*  
\* \*

Je sais qu'André Gide est habile. Ce peut-être par artifice que croissent à côté des coloquintes du désert les imaginaires lys des champs... Mais, dans quel but ?

Nous sommes loin de ce scepticisme heureux qui, se parant des sourires dérobés à nos illusions, nous rassure à l'instant qu'il nous blesse. Qu'il y ait là de la perfidie, j'y souscris volontiers. L'hypocrisie seule explique que la navrante ironie d'un France, par exemple nous enchante. Mais je sais peu d'écrivains aussi purs d'hypocrisie, qu'André Gide. Ne quittant une conviction que pour en essayer une autre, de quoi voudrait-il nous convaincre, quelle croyance nous ôter ? S'il cherche à nous séduire, c'est seulement pour nous troubler. Il y parvient, certes — mais aussitôt se retire...

« A présent, jette mon livre ; émancipe-t'en ; quitte-moi, quitte-moi. L'amour que je me suis surfait pour toi m'occupe trop. Je suis las de feindre d'éduquer quelqu'un. Quand ai-je dit que je te voulais pareil à moi ? »

Plutôt que ruse de sa part, je vois là une sorte d'instinct, assez semblable à l'amour en effet. C'est ici que touche à l'extrême habileté, la sincérité absolue. Mais il faut pour en percevoir l'accent — qu'on me permette d'accoupler ces mots — *s'efforcer d'être spontané*. « Je ne sens rien que de noble en moi », s'écriait l'Immoraliste. Et Gertrude : « Je ne sens rien que du bon dans mon cœur ! » L'un et l'autre se trompaient, sans doute, mais qui nous autorise à croire qu'ils mentaient ? Avais-je tort tout à l'heure d'écrire qu'il faut lire André Gide avec candeur ?

Pour cette raison, je prie que l'on m'excuse, si, au cours de cet entretien, je me suis parfois contredit ; si, par exemple, après avoir dit ma répugnance pour les parallèles, je viens d'en tracer. Que l'on ne croie pas à une ruse de ma part. Je suis, en terminant cet article, plus incertain que, tout à l'heure, en prenant la plume. Mais du moins m'efforcé-je, à mon tour, d'être sincère.

« *Etre soi* ». Telle est la seule leçon qu'il voudrait que nous tirions du spectacle de son désordre. Et si, comme je le pense, c'est aussi la source, brûlante ou glacée, jamais tiède, d'erreurs et de tourments, songe-t-on au courage qu'il faut pour y boire ?

GABRIEL D'AUBAREDE

